

Jean-François

AMIGUET

CINÉMA Un beau coffret DVD offre une seconde vie aux cinq longs métrages du Vaudois, réalisateur trop discret de «La Méridienne» et «Au sud des nuages».

Timide téméraire

MATHIEU LOEWER

Né en 1950 à Vevey, Jean-François Amiguet compte parmi ces réalisateurs de la deuxième génération du Nouveau cinéma suisse qui, sans jouir de l'aura de leurs aînés Tanner, Soutter et Goretta, ne méritent pas moins leur place dans l'histoire du septième art! «Je n'ai jamais eu le sentiment d'être écrasé par l'ombre tutélaire de ces pères fondateurs, rectifie-t-il. Je les voyais plutôt comme des grands frères qui nous ouvraient la voie. La transmission a été plus compliquée pour les générations suivantes. Le problème, c'est la continuité: il s'écoule toujours cinq ou six ans entre deux films, rares sont les cinéastes romands qui échappent à cela.»

De fait, Amiguet a tourné cinq longs métrages pour le grand écran en presque trente ans. Ils sont désormais réunis en DVD dans un coffret édité par la Cinémathèque suisse, avec quatre courts métrages et divers bonus – dont un très bon portrait Plans-Fixes. Restaurés et numérisés à partir du négatif, ils pourront à nouveau être montrés en salles (où le DCP a chassé le 35 mm) et à la télévision. *Alexandre*, dont les copies usées accusaient de «monstres problèmes», a ainsi été sauvé. L'occasion de redécouvrir l'œuvre d'un cinéaste à la voix et à parcours singuliers, qui se raconte avec sa gouaille de conteur et son accent chantant de bon Vaudois.

INCERTITUDES DU CŒUR

Pour le petit Veveysan, tout commence naturellement avec Chaplin, établi dans sa ville natale. Ayant découvert une porte dérobée qui mène aux balcons du Rex, le jeune cinéphile goûtera ensuite à des plaisirs coupables en spectateur clandestin, «avec la peur au ventre de me faire attraper». Dès 1968, il poursuit son éducation cinématographique au ciné-club de Freddy Buache à la Cinémathèque. «Une forme d'université. Je me suis ouvert au monde et politisé, à une époque où le cinéma était très engagé. J'ai appris à aimer un certain cinéma d'expression personnelle dont je suis resté très proche.»

Et puis, caméra Paillard-Bolex au poing, il se lance dans la réalisation avec des courts métrages documentaires, pour forger son regard. «J'ai débuté sans trop m'en rendre compte, entouré d'amis qui m'ont même un peu poussé. Dieu merci, parce que je n'aurais jamais eu l'audace de m'autoproclamer cinéaste!» Mais lorsqu'il passe à la fiction, marqué par les films de Soutter et Rohmer comme par le théâtre de Pinter, c'est avec une trilogie d'inspiration autobiographique sur les «incertitudes du cœur»: *Alexandre*

(1983) avec le résident veveysan James Mason, *La Méridienne* (1988) où débute Kristin Scott Thomas, et *L'Ecrivain public* (1993).

Le cinéaste ne renie pas ces marivaudages «qui peuvent paraître assez dérisoires», à la fois frivoles et torturés. «J'avais un réel besoin d'exprimer ce qui me constituait à une époque où la jeunesse accède à une liberté qui favorise les relations entre garçons et filles. Notre génération n'a pas connu la guerre ni de grands drames. Nos histoires de cœur nous ont donc passablement mobilisés.» Avec le recul, il reconnaît la part soutterienne d'*Alexandre*: «En le revoyant, j'ai mieux compris la nature profonde du film, ses coq-à-l'âne, son humour. Dans le Nouveau cinéma suisse, c'est Soutter dont je me sens le plus proche. Son univers décalé m'a beaucoup touché, je viens de là.»

S'il «se sent toujours très bien» avec *La Méridienne*, sélectionné à Cannes et salué par la critique, le réalisateur reste sévère sur les préciosités de son *Ecrivain public*, produit par Daniel Toscani du Plantier. «Le scénario est très travaillé – sans doute trop – et les dialogues ciselés, la bande originale de William Sheller a été primée aux Victoires de la musique, l'image est sublime et la mise en scène costaud... mais le film m'a échappé. J'ai eu davantage de moyens et n'ai pas su les canaliser. On ne fait pas du cinéma avec de l'argent, mais avec son âme, en restant au plus près de sa sensibilité. Je suis meilleur avec une 2CV un peu maquillée qu'avec une Ferrari, plus à l'aise pour tirer le maximum d'une situation précaire que pour gérer une grande équipe. Pour tourner un film, il faut aussi être en forme et j'ai réalisé celui-ci dans des conditions abominables, après deux drames intimes dont la mort de mon père.»

NOUVELLE MANIÈRE

Traversant une «crise personnelle grave», Jean-François Amiguet va alors «se réoxygéner dans le réel» en réalisant des reportages TV pour Temps présent et Passe-moi les jumelles. «Je m'étais perdu, trop éloigné de l'adolescent marginal et provincial que j'avais été pour devenir un 'cinéaste'. Je me prenais un peu pour Jean-Pierre Léaud à la terrasse du Flore. A la télé, je suis parti à la rencontre de la réalité romande. J'ai adoré ça.» Mais le désir de fiction ne tarde pas à ressurgir, et se concrétise à l'improviste: «A une soirée chez des amis, on m'interrogeait avec insistance sur mon prochain projet de long métrage. Je n'ai pas eu envie de dire que je n'en avais pas. Alors, affabulateur comme je suis, j'ai inventé sur le moment une histoire de paysans du val d'Hérens qui partent en train à l'autre

bout du monde pour assister à des combats de reines...»

Le lendemain, son épouse l'invite à creuser l'idée. Elle aboutira au rail-movie *Au sud des nuages* (2003), tourné à bord du Transsibérien avec Bernard Verley, François Morel et une équipe réduite. Une gageure pour celui qui se décrit comme un «anti-Bouvier», sédentaire, anxieux et phobique de l'avion. «A mon échelle, c'était un coup de folie. J'ai eu le sentiment de me dépasser, en me mettant dans des situations à l'extrême limite de ce que je peux endurer. Chaque projet est un défi qui me porte en avant, avec l'angoisse permanente que le film ne se fasse pas.» Le courage des timides? «Exactement.»

Avec *Sauvage* (2010), projet pas moins audacieux, également nourri par sa cure documentaire, il met ensuite en scène deux personnages mutiques dans un huis clos montagnard, une citadine marginale (Clémentine Beaugrand) et un vieil ermite (Jean-Luc Bideau). Amiguet, qui a quitté la riviera pour le hameau valaisan de Villa, passe ainsi d'une trilogie de rêveur romantique à deux films terriens, du verbe au silence, de la légèreté à la gravité. Il n'y voit pourtant pas



Le cinéaste Jean-François Amiguet sur le quai.
JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

de grand écart: «C'est le reflet de mon évolution personnelle. Les fictions racontent ce qu'on a vécu dix ans plus tôt. On avance au rythme de notre faculté d'autoanalyse.» Au fond pas si différents des précédents, ces deux longs métrages lui ressemblent autant. «Le thème des rapports hommes-femmes est toujours là. Le personnage de *Sauvage* porte le poids d'une rupture dramatique; dans *Au sud des nuages*, un homme réalise qu'il n'a jamais fait le deuil de l'amour de sa vie. Au bout du voyage, je me suis rendu compte que ce paysan taiseux était en fait assez proche de moi. Je parle beaucoup mais sans me livrer sur l'essentiel. Comme lui, je ne partage pas facilement mes sentiments.»

Pas très gai, Amiguet? Que nenni. L'œil pétillant, un sourire malicieux sous sa moustache en circonflexe, il nous annonce «repartir vers la fantaisie» avec une nouvelle trilogie proche de l'autofiction, où il apparaîtra à l'écran. Il y sera question d'une imposture radiophonique, de son grand-père et d'un premier amour.

Coffret Jean-François Amiguet, Cinémathèque suisse et Zagora films, en vente en ligne (www.cinematheque.ch/boutique) et à la Cinémathèque, au Karloff (Lausanne), à la Fnac, à La Liseuse (Sion), au Rameau d'or et la Librairie du cinéma (Genève).